

Etats-Unis.—Chant avec accompagnement des corps de musique. Paroles : E. Prud'homme, musique : J. B. Labelle.

## DIXIÈME PARTIE.

No. 8. Martha. Flotow.—Corps de musique réunis.....No. 9. Cantate dédiée à nos compatriotes des Etats-Unis, chantée par le chœur, avec accompagnement d'orchestre et de cuivres. Paroles par un des membres de la St. Jean-Baptiste, musique : J. B. Labelle.—No. 10. God Save the Queen.

Tous les morceaux furent exécutés avec une harmonie d'ensemble admirable, étonnante, et même incroyable, lorsqu'on considère que, pour les morceaux exécutés par le chœur et les corps de musique réunis, il n'y a eu qu'une seule répétition. Nos félicitations aux musiciens instrumentistes et chanteurs qui ont montré tant d'habileté en cette circonstance et honneur à M. Labelle, l'habile organisateur qui a su mener à bonne fin une entreprise aussi gigantesque.

L'introduction de la Cantate dédiée à nos compatriotes des Etats-Unis, et dont la musique est l'œuvre de M. Labelle, a été surtout admirablement rendue, bien que l'exécution en fut excessivement difficile.

Comme nous l'avons dit plus haut, les musiciens étaient placés dans un vallon pendant que les visiteurs étaient sur le coteau descendant par une donee déclivité. Le temps magnifique qu'il faisait, la beauté de la musique et la splendeur du panorama que présentait cette immense assemblée ainsi distribuée, rendait ce spectacle digne de la tête qu'on célébrait, et pour laquelle il avait été préparé.

Après le concert, les corps de musique se disperserent dans divers endroits de l'île et firent entendre les airs nationaux canadiens et plusieurs autres morceaux.

La traversée pour revenir à la ville a commencé à 5 heures et demie, et le service des bateaux s'est prolongé jusqu'à une heure assez avancée de la soirée."

## Voici maintenant le discours de M. Chauveau.

*Monsieur le président et Messieurs,*

En plaignant au nombre des sujets qui devaient être traités dans cette convention—celui de l'éducation du peuple,—vous avez, par la même, proclamé toute l'importance que vous attachiez à ses progrès, toute la prééminence que vous lui donnez dans votre pensée, sur une foule d'autres matières, toute l'anxiété que vos cours éprouvent à l'égard de cette grande cause, qui est à la fois celle de la religion, de la société, de la famille.

Le choix seul de ce sujet vaut à lui seul un discours ; et cependant un tel discours pour être complet, devrait être tout un traité. Vous avez montré en le plaçant, pour bien dire, au premier rang que vous savez apprécier, d'un côté tout ce que l'éducation a fait pour le Canada, de l'autre tout ce que le Canada a fait pour l'éducation ; et quant à vous Messieurs, qui de toutes les parties de l'Amérique vous êtes rendus à l'appel de la vieille patrie, vous nous avez déjà prouvé par des faits bien éloquents que vous comprenez tout ce que l'éducation pourra faire pour vos jeunes et florissantes populations ; et que conséquent vous ne lui marchanderiez jamais ce que vous devez faire pour elle.

Ce que l'éducation a fait pour nous, Messieurs, notre histoire est là pour le dire. En très-grand nombre, les premiers colons étaient instruits ; nos vieux registres en font preuve, le relevé qu'en ont fait M. Garneau, et les abbés Ferland et Tanguay constate qu'une très-forte proportion d'entre eux avaient écrit. Mais ils avaient mieux que cela, c'était une génération forte et formée aux traditions religieuses et sociales du pays à cette époque le plus civilisé et le plus éclairé de l'Europe. L'éducation domestique la première, la plus essentielle, celle à laquelle l'instruction n'importe à quel degré ne supplée que difficilement, ne supplée même aucunement si elle n'est appuyée sur l'idée religieuse, l'éducation domestique de ces premiers colons était excellente, et c'est elle qui, transmise d'âge en âge, a valu à leurs descendants le titre de peuple gentilhomme, titre que si je ne me trompe pas, leur fut décerné pour la première fois par le célèbre Andrew Stuart. Permettez-moi de le dire en passant—it y a dans ce mot de quoi répondre à bien des dénigrements, de quoi nous consoler de bien des injustices ; il est à la fois un héritage à conserver et un glorieux trait d'union entre nous et la population britannique, s'il nous a été décerné comme je le pense, par un homme qui fut une des gloires de l'autre race, qui dans tous les cas fut le loyal et sympathique rival de nos tribuns de cette époque.

Ce que nous avons fait pour l'éducation, notre histoire est encore là pour le dire ; soyons heureux si nous le voulons—ce qui s'est fait de nos jours, félicitons-nous des progrès que nous avons vu se réaliser dans un très court espace de temps ; aspirons généreusement à de plus grands progrès ; mais si nous nous intéressons au présent, si nous espérons beaucoup de l'avenir, soyons justes envers le passé, surtout lorsque ce passé est celui de nos héros, de nos missionnaires, de tous ces vaillants pionniers, braves enfants de la vieille France qui n'ont pas eu peur de ce rude et sauvage pays, où les François d'aujourd'hui ne s'aventurent qu'en hésitant ; qui n'ont craint ni ses bivers, ni ses forêts, ni ses terribles indigènes, dans un siècle où les armes que l'homme avait pour lutter contre la nature étaient si faibles auprès de celles qu'il possède aujourd'hui.

La pensée qui portait le plus grand nombre d'entre eux vers ces rives en apparence inhospitalables était une pensée de civilisation et par conséquent d'éducation. C'était la conversion et l'éducation des peuples sauvages de ces contrées, populations dont la foi robuste de nos ancêtres comptait bien faire, suivant l'expression consacrée dans tous nos vieux récits, de bons enfants de l'Eglise et de fidèles sujets du Roi très-chrétien.

Admirez, Messieurs, la récompense de cette héroïque charité envers ces peuples barbares, car si les établissements fondés sur tout pour eux n'ont pas accompli que d'une manière très-imparfaite cette partie de leur sublime mission, c'est de là que sont sortis, pour nous, la force, la lumière, la vie, la santé de notre race ! C'est là que s'est formé ce groupe nombreux, réel, moral et instruit qui a été la pierre fondamentale de notre nationalité, qui se répand aujourd'hui comme notre race elle-même sur toute la surface de l'Amérique, portant avec lui partout la consolation, la suprême philosophie, la science de la vie en vue des véritables destinées de l'homme. [App.]

C'est de là qu'est sorti ce barreau, cette magistrature, intégrée, reliée, patriotique, qui nous a donné les Bédard, les Moquin, les Papineau, les Vallières, les LaFontaine, les Morin, les Cartier, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus ; qui a toujours été à l'avant-garde pour la défense de nos droits, pour la conquête de nos libertés.

De là est sorti tout le corps professionnel, hommes de science et de travail, médecins, notaires, arpenteurs, ingénieurs, fonctionnaires et employés publics de tout genre, si utiles à la société et remplissant quelquefois dans des conditions bien pénibles, de bien honorables fonctions et parfois s'élevant par leur seul mérite aux premières charges de l'Etat.

C'est là que se sont formés les premiers instituteurs, laiques peu nombreux à cette époque, dont la tâche a été si difficile, si ingrate, si on la considère au point de vue matériel, si grande et si belle, si on l'envisage d'un point de vue plus élevé.

De ces institutions viennent aussi nos littérateurs, nos écrivains, poètes, historiens, publicistes, journalistes, qui ont défendu et défendent si bien notre cause et commencent déjà à révéler à la France l'existence de sa fille ainée, la Nouvelle France si longtemps oubliée.

C'est de là qu'est sortie au moins en partie cette bourgeoisie active, industrielle, économique, perséverante, qui s'est fait peu à peu une place dans le commerce et l'industrie, malgré l'isolement auquel nous nous étions condamnés notre brusque séparation de notre ancienne mère patrie et les préjugés mutuels qui nous éloignaient de ceux qui tenaient entre leurs mains le seul capital étranger accessible à notre pays.

C'est des premières institutions qui ont été fondées spécialement comme le disaient elles-mêmes ces femmes héroïques, la Mère Marie de l'Incarnation et la Sœur Bourgeois, pour la conversion et l'éducation des petites sauvagesses, que sont sorties ces femmes admirables qui ont banni et purifié le foyer de la famille canadienne, qui ont fait nos aïeules et nos mères ce qu'elles ont été, et à qui nous devons peut-être ce qu'il y a de mieux en nous. [Vifs applaudissements.]

Sé multipliant avec une prodigieuse rapidité ces institutions répondent à tous les besoins, à toutes les aspirations, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles, s'implantent et se propagent sur tous les points de l'Amérique suivant—que dis-je ?—précédant même les populations catholiques qui s'y groupent de toute part et renouant aux extrémités du monde, dans les régions polaires même, les traditions des premières héroïnes de notre histoire. Humbles, s'ignorant elles-mêmes, ces femmes dévouées mettent les premières à la conquête de ces pays lointains, et préparent les germes de la prospérité pour des sociétés nouvelles qui se demanderont peut-être un jour avec indifférence, comme d'autres l'ont fait souvent, à quoi de pareilles choses peuvent être bonnes ?

Le génie de la nationalité et de la religion n'ignora rien de ce qui était nécessaire ou utile à cette époque éloignée : il prévit ce qui devait se développer plus tard, et l'immortel Laval dans son plan d'éducation, avait fait une place pour une école normale d'instituteurs et pour une école des arts et métiers qui existèrent même pendant quelque temps à St-Joachim.

Le peuple fut en général répondu à ces généreuses aspirations. Quo de nobles sacrifices se sont imposés tant de nos bons cultivateurs pour faire instruire quelques-uns de leurs enfants ! Que d'efforts ont été faits dans ces temps reculés pour se procurer ce qui aujourd'hui est mis à la portée de tous !

En ce qui concerne l'instruction primaire il y eut sans doute comme une lacune, comme un temps d'épreuves ; mais comparé à l'étendue et à la durée de l'œuvre, cette période n'est pour bien dire qu'un moment d'hésitation causé par nos luttes politiques, par l'injustice des gouvernements, et ne saurait être mise au compte du clergé ni des populations.

Les Frères Charbons, les premiers instituteurs des écoles ayant été remplacés quelquefois par les franciscains, quelquefois par des instituteurs laïques subventionnés par les jésuites, les supliciens, les curés et les fabriques. Mais déjà les besoins dépassaient les ressources du clergé, des particuliers et des fondations. La question de l'instruction publique fut quelque temps à l'ordre du jour, mais le gouvernement